

L'ÉDUCATION MATERNELLE DANS L'ÉCOLE

PREMIÈRE PARTIE - ÉDUCATION

CHAPITRE VI

L'ÉDUCATION, ENSEMBLE DE BONNES HABITUDES.

L'éducation, ensemble de bonnes habitudes. - L'éducation doit s'adresser au physique d'abord. - Comment l'enfant entrera-t-il à l'école et que fera-t-il en y arrivant ? - Les habitudes d'ordre. - L'heure des repas. - Les habitudes matérielles impliquent une discipline. - Cette discipline doit sauvegarder le besoin de vivre. - L'enfant occupé se garde presque seul. - Souvenir d'Auxerre. - Le jeu libre donne des indices précieux à l'éducation. - Souvenir de Nice. - Le sable, les cubes, les jouets. - L'école primaire pourvoyeuse de l'école maternelle. - L'exemple de Bordeaux.

Le règlement des écoles maternelles donne la première place au développement physique. C'est logique, tout simplement, car, sans le développement physique, les autres seraient inutiles. Un enfant frêle, délicat, maladif est dans de mauvaises conditions pour apprendre ; ses études sont presque toujours enrayées, imparfaites ; l'ouvrier qui n'a pas de santé est fatalement destiné à la misère. Tout éducateur doit donc se pénétrer de ce principe : c'est qu'il faut aller du physique au moral. Le corps est la maison de l'esprit ; pour que l'esprit se porte bien, il lui faut une maison saine. L'éducation du corps doit précéder celle de l'intelligence, comme les habitudes matérielles doivent précéder les habitudes intellectuelles. Les deux éducations, d'ailleurs, s'aident et se complètent sans qu'on s'en doute.

Nous prenons l'enfant dès le seuil de l'école, et nous voulons qu'il y entre, non pas en rampant, par la *porte à chien*, mais par la porte grande ouverte, comme des *petits hommes*, comme des *petites femmes*, en un mot comme des humains que l'on élève dès maintenant avec le sentiment de leur dignité.

La directrice est là, pour l'inspection de propreté, qui plus tard perdrait beaucoup de sa raison d'être ; elle *accueille* les enfants qui lui disent bonjour. A celui-ci elle dit un mot, à cet autre elle passe la main sur la joue ou sur la tête ; à cet autre encore qui a été, la veille, bien gentil, elle donne un baiser ; ne me parlez pas de jalousies excitées ; une mère de famille ne caresse pas toujours mathématiquement ses enfants les uns après les autres ; les incidents de la vie amènent le tour de chacun.

Les *grands* vont eux-mêmes déposer leur panier à la place qu'il doit occuper. C'est une première habitude d'ordre. Si l'école maternelle est bien agencée, si elle est pourvue de grands placards garde-manger, les rayons devront être disposés de manière à être accessibles, aux enfants. La directrice réservera la planche la plus basse pour les plus petits, la seconde pour les plus grands. Si les paniers et la place qu'ils doivent occuper

sont numérotés, les enfants, même ceux qui ne savent pas lire les chiffres, apprendront à reconnaître leur numéro d'ordre et feront dès les premiers jours leur petit ménage.

Ce premier acte : mettre son panier en place, souffrirait quelque difficulté si les cent ou deux cents enfants de l'école arrivaient en masse ; mais il n'en est pas ainsi dans la pratique : ils viennent par petits groupes et quelquefois un à un.

Le panier déposé, les enfants se débarrassent eux-mêmes de leur chapeau et de leur vêtement. Ceci est de toute nécessité ; un enfant de cinq ans élevé par sa mère - même dans les familles aisées ayant des domestiques - se rend à lui-même ces petits services ; à plus forte raison, un enfant du peuple doit-il le faire.

Je répons d'avance à une objection qui me sera faite et qui se renouvellera, je le crains, à chaque conseil de ce genre : « Cela prendra du temps ! »

Oui, cela *prendra du temps*, mais il faut faire la différence entre le temps *employé*, *occupé*, et le temps perdu. C'est de l'éducation, et l'école maternelle a en vue l'*éducation*, non pas une éducation spéciale à tel lieu et à telle heure, non pas une éducation dont l'enfant devra se débarrasser comme d'un fardeau, dès qu'il aura quitté l'école pour la maison paternelle, mais une éducation qui lui servira dans la vie. « Le temps employé à l'éducation est du temps gagné » ; je voudrais voir cette devise inscrite sur les murs de nos préaux, de nos classes, de nos cours.

Je reprends : La directrice, l'adjointe, la femme de service aident les maladroits.

Quant aux petits, on les débarrasse de leur panier et de leur vêtement, mais en leur parlant « Donne-moi ton panier ». « Allons ensemble mettre ton panier à sa place, veux-tu ? » « Quand tu seras grand comme Louis, comme René, comme Marguerite, tu le placeras tout seul. »

Et de même pour le chapeau, et de même pour le manteau. C'est un sujet de conversation tout trouvé ; les directrices en cherchent ; or ceux qu'elles trouvent tombent dans le *convenu*, - parce qu'elles les ont cherchés, - tandis que la conversation s'engage naturellement dès qu'il s'agit d'un acte de la vie du petit écolier.

Cette habitude de se servir soi-même d'abord, puis d'aider ceux qui sont trop jeunes à se servir eux-mêmes, et enfin, pour les plus grands, de prendre, chacun à son tour, sa part du travail de tous, doit être encouragée dans la classe et au réfectoire. Un quart d'heure avant l'heure des exercices dans la salle, deux garçons et deux filles (en plus grand nombre, ils se gênent mutuellement), pas toujours les mêmes, alternativement, de manière que tous les plus grands fassent à leur tour le service, iront disposer les ardoises, les cubes, les bâtonnets.

Au réfectoire...

En principe, nous désirons que les enfants rentrent chez eux à midi pour prendre leurs repas en famille ; nous le désirons pour les enfants et pour leurs parents ; mais ce principe doit être subordonné aux circonstances : à la distance qui sépare la maison paternelle de l'école, à la santé de l'enfant, au temps qu'il fait.

En tout cas, l'heure du repas à l'école maternelle devra attirer, plus que par le passé, l'attention des maîtresses ; ce repas devra même être l'objet de leur sollicitude. Ce que l'enfant mange, et dans quelles conditions il le mange, est intéressant à savoir au point de vue de l'hygiène ; comment il le mange est intéressant au point de vue de l'éducation.

Quant aux repas, nous pouvons diviser les écoles maternelles en deux classes : 1° les écoles où fonctionne la cantine scolaire ; 2° les écoles où l'enfant apporte lui-même sa nourriture.

Partout où fonctionne la cantine, le choix des aliments est bien approprié à l'âge des enfants ; ces aliments sont cuits avec soin et distribués en quantité suffisante, donc l'hygiène est sauve. Mais combien l'éducation laisse à désirer !

D'abord les enfants mangent, neuf fois sur dix, sans serviette, de sorte que, dès le commencement du repas, leurs vêtements sont souillés ; ensuite, ils sont, en général, entassés à table. N'ayant pas la liberté de leurs mouvements, ils sont dans l'impossibilité de contracter de bonnes habitudes. A deux ans, à trois ans, un enfant ne sait pas manger ; à quatre ans, s'il est placé dans de bonnes conditions et s'il est surveillé, il commence à peine à se tirer d'affaire.

Faisons deux tables, ou deux tablées. A l'une, mettons les enfants de cinq à sept ans, auxquels nous pourrions adjoindre de plus petits sachant manger seuls et que les plus grands surveilleront. Un coup d'œil donné de temps en temps à ce groupe suffira, je l'espère. Groupons à l'autre table les petits et les maladroits, et que, pour les surveiller, « tout le monde soit sur le pont » la directrice, les adjointes, la femme de service.

Mais, si la directrice est toute seule, j'engage la pauvre déshéritée à servir le dîner par escouades. Le repas se prolongera, c'est vrai ; mais, encore une fois, l'hygiène et l'éducation doivent primer le reste à l'école maternelle.

Ces habitudes matérielles impliquent déjà la discipline à l'école. Chacun apprend peu à peu à faire ce qu'il doit faire et à le faire au moment opportun ; et c'est justement en cela que la discipline de l'école maternelle diffère du tout au tout de celle de la salle d'asile. La discipline de l'école maternelle est un résultat : le résultat de l'occupation ; celle de la salle d'asile prétendait se suffire à elle-même : c'était du dressage, du mécanisme. Il est vrai qu'on arrivait, grâce à elle, à maintenir *sans bruit* trois cents enfants dans une salle. Eh bien, entre cette discipline, trop en honneur encore dans nos écoles maternelles, entre cette discipline qui décerne le prix de sagesse à l'enfant « qui ne fait rien », et le désordre et le bruit, je préfère le désordre et le bruit.

Cette discipline qui tient les enfants assis au préau, dans le silence et l'immobilité ; cette discipline qui les accroche les uns aux autres quand ils marchent et qui, sous prétexte de les empêcher de tomber, les empêche d'apprendre à marcher seuls ; cette discipline qui leur croise les mains au dos ou sur la poitrine comme à des suppliciés ; cette discipline qui ne leur permet que les mouvements commandés par le claquoir ; cette discipline qui endort leurs facultés, qui tue dans le germe leur esprit d'initiative, qui les ankylose au moral et au physique ; cette discipline est contraire à la raison, contraire

à l'hygiène, contraire à la nature ; l'école où elle est encore en usage est une école malsaine, pour l'esprit et pour le corps ; cette école ne mérite pas son titre d'école maternelle.

Oh oui ! je préfère cent fois le désordre et le bruit, car au moins le désordre et le bruit, c'est la vie !

Et cependant je ne veux ni le désordre ni le bruit. Je ne le veux ni pour la directrice, qui n'y pourrait vivre, ni pour les enfants, qui doivent s'habituer à une atmosphère de douceur et d'harmonie, pour aimer plus tard l'harmonie et la douceur. A l'école maternelle, les enfants doivent faire l'apprentissage de la vie en commun ; or la vie en commun n'est possible qu'avec une certaine discipline, à laquelle nous nous rompons peu à peu, sans nous en rendre compte, à l'école, dans la famille, puis dans la société. Cette discipline, la vraie, ne relève pas d'un règlement inscrit en grosses lettres sur la muraille : elle relève de la raison et du cœur, de l'intérêt de chacun et de l'intérêt de tous... Certaines règles fixes y achemineront les enfants.

La grosse difficulté vient du nombre considérable d'enfants réunis dans les écoles maternelles ; mais cette difficulté serait fort atténuée, elle serait presque tranchée si l'on occupait les enfants.

Il y a quelque temps, déjeunant dans un hôtel, à une petite table près d'une fenêtre, mon regard mélancolique, – c'est très triste de prendre ses repas toute seule lorsqu'on est habituée à les prendre en famille – mon regard mélancolique plongea dans la cour. Il y avait là un petit enfant, celui du maître d'hôtel. Cet enfant de vingt-trois mois qui remplissait la maison de ses caprices et de ses cris lorsqu'on l'y tenait enfermé, était tout seul. Sa mère, dans le bureau, veillait sur lui en travaillant. Dans la cour il y avait une caisse pleine de pommes de terre, un mannequin rempli de paille, quelques sarments épars sur les dalles, et un cheval de bois dont les blessures attestaient les services. L'enfant commença d'abord par déménager une à une les pommes de terre, dont il fit un tas dans un coin de la cour. Entre-temps, il allait à son cheval, lui faisait une caresse, prenait de la paille dans le mannequin et lui en offrait avec sollicitude. Quand il en eut assez de faire passer les pommes de terre d'un coin à l'autre de la cour et de faire manger son cheval, il prit un sarment, et, avisant une ficelle, il essaya d'en faire un fouet. Ce fut long ; le bébé avait de la persévérance, mais il ne savait pas faire les nœuds. Un essai plus malheureux que les autres cassa le sarment en deux parties inégales, mais encore unies. « Malheureux », ai-je dit. Mais comment donc ! voici qu'une des parties représente la ficelle, une ficelle *pour semblant* ; l'autre partie, que l'enfant tient à la main, c'est le manche. Le bébé de *vingt-trois mois* eut un cri de triomphe.

« Il n'est sage que quand il travaille », me dit sa mère, qui m'avait vue suivre de l'œil son petit manège.

« Mais il était seul, me dira-t-on ; tandis qu'à l'école maternelle... »

Dans nos appartements de Paris, presque toujours trop exigus, où les locataires sont superposés comme des objets dans les tiroirs d'une commode, nous sommes obligés,

autant pour nos voisins que pour nous, d'imposer à nos enfants certaines catégories de jeux et de leur en interdire certaines autres. Dans toute famille où l'on fait vraiment de l'éducation, où l'on habitue les enfants à n'être pas égoïstes, à respecter la tranquillité et les goûts d'autrui, il y a les jeux de l'appartement et les jeux du dehors. Dans les jardins et dans les squares, le long des avenues, les enfants jouent au cerceau, aux chevaux, aux barres, aux quilles; ils dansent des rondes, sautent à la corde, traînent des charrettes; ils font du bruit, ils s'épanchent.

Pour l'appartement, il y a les jeux tranquilles : la boîte de construction, ou de mosaïque, ou de petits soldats ; la poupée, l'album d'images, le cahier ou l'ardoise qu'on barbouille à plaisir...

Comparons maintenant.

Nos squares, nos jardins de Paris, c'est la cour de nos écoles maternelles. Heureuse l'école qui aurait son petit jardin du Luxembourg, ensoleillé dans les belles journées d'hiver, parfumé par les lilas au printemps, plein de roses l'été, de roses et d'ombre et de chants d'oiseaux !

En été et dans les beaux jours de l'hiver il y a des centaines d'enfants dans la partie basse du jardin qui s'étend devant le palais ; ces enfants jouent les uns tout seuls, les bébés ; les autres par bandes. Les accidents et les conflits sont d'une rareté vraiment remarquable.

« Ils ont chacun leur bonne ou leur mère », direz-vous.

D'accord mais il est intéressant de constater que les mamans apportent un livre ou un ouvrage, qu'on les trouve réunies par groupes comme dans un salon, et que les bonnes causent entre elles, veillant seulement à distance sur les enfants, qui ainsi s'ébattent en liberté.

Ils sont faciles à garder, parce qu'ils se livrent chacun à l'occupation, au jeu qui les intéresse ; le nombre des mamans et des bonnes pourrait être notablement diminué sans que les enfants eussent à en souffrir.

Continuons notre comparaison. Le préau, la classe même, c'est l'appartement pour lequel nous avons réservé des jeux spéciaux. Que la table à manger, transportée selon les besoins de la cause, d'une salle dans l'autre, si l'école est pauvre, soit dès aujourd'hui la table sur laquelle on joue aux jeux tranquilles. Que les enfants y trouvent dès le matin les objets dont ils aiment à se servir (ils aiment les objets qu'ils manient librement) : les cubes, les boîtes à sable, les boutons, les bâtonnets, le papier que l'on plie ou que l'on déchire, l'ardoise sur laquelle on barbouille, - et les disputes, le vacarme ne seront plus qu'une exception, un accident.

Que dans la cour chacun des petits soit muni d'un instrument de travail : pelle, seau, chariot ; que les grands se groupent, et l'heure du jeu libre ne sera plus, pour la directrice, la plus écrasante de la journée. Que dans la classe l'enfant soit pris, intéressé, empoigné par l'histoire qu'on lui raconte, qu'il ait l'ambition de répondre quand on

l'interroge, de rectifier une erreur de son camarade, il écouterait,... et l'on se tient tranquille quand on écoute.

Que la directrice ait gagné la confiance des enfants, qu'elle se soit attiré leur tendresse respectueuse, qu'elle les ait conquis, et un de ses regards fera plus pour rétablir l'ordre que tous les coups de sifflet et tous les coups de claquoir du monde. Je le répète, la discipline-dressage d'autrefois avait été établie parce que l'on n'occupait pas les enfants. *Occupons-les*, et nous aurons résolu le problème.

L'enfant élevé près de sa mère développe simultanément ses forces physiques et intellectuelles par les occupations auxquelles il se livre librement par les jeux, soit qu'il ait en main un jouet approprié, soit que, avec un objet quelconque dont il finit toujours par découvrir la véritable destination, il s'en soit fait un, qu'il préfère en général de beaucoup à tous les autres.

Le jeu libre devrait donc être, à lui seul, presque tout le programme de la section des petits, que j'appellerais bien volontiers la « garderie » maternelle, si ce mot n'était pris en mauvaise part.

Je ne vois même pas où la directrice peut puiser des éléments d'éducation intellectuelle et morale en dehors du jeu libre. Quelle prise a-t-elle, en effet, sur un enfant dont elle ne connaît ni les aptitudes ni les penchants ? Pour que ces aptitudes se produisent, pour que ces penchants se révèlent, ne faut-il pas que l'individu ait un libre essor ? Si l'enfant est assis sans rien faire, s'il est aux prises avec une occupation qui ne l'intéresse pas, dont il ne comprend pas le but, il s'endort moralement, et l'on ne peut faire connaissance avec lui.

Au jeu, au contraire, et surtout au jeu en commun, l'enfant est lancé dans la société de ses pareils, et il y fait l'apprentissage de la vie. Les petites passions se révèlent, les petits angles se heurtent, les motifs de discordes se produisent. Nous pouvons étudier en petit, dans la cour des écoles, ce que les philosophes étudient en grand dans l'histoire des peuples.

Il y a, parmi les enfants, des propriétaires convaincus de la supériorité du *mien*, et il y a des collectivistes. Parfois les deux types se trouvent réunis dans le même individu, - ce qui ne l'embellit pas. - c'est-à-dire que tel enfant veut garder son bien à lui seul et prétend partager, accaparer même celui des autres. Il y a des fondateurs d'empire qui édifient des monuments de sable et de cailloux, et des conquérants qui détruisent leur œuvre ; il y a des paresseux égoïstes qui veulent jouir des résultats obtenus par autrui, après avoir refusé de participer à ses efforts ; il y a des capricieux, des autoritaires, des boudeurs, des brutaux... Il y a aussi de bonnes humeurs presque inaltérables, des pacifiques, des généreux, des dévoués.

Dans les écoles dites maternelles, quand tous les enfants, obéissant au claquoir, sont enserrés dans l'engrenage mécanique que l'on a pris longtemps pour de la discipline, rien de tout cela ne surgit. La petite machine marche, s'arrête, s'assied, se lève, fait

automatiquement, aux questions qu'on lui pose, des réponses apprises par cœur. Il n'y a pas d'observations psychologiques à faire pour la maîtresse.

Au jeu, au contraire, il est nécessaire d'apporter sa part d'initiative et sa part de souplesse, sa part d'activité, sa part d'attention et de réflexion, sa part de sollicitude pour le succès, sa part de force morale dans la déception, sa part de bonne humeur, sa part de renoncement.

Le jeu, c'est le travail de l'enfant ; c'est son métier, c'est sa vie. L'enfant qui joue à l'école maternelle s'initie à la vie sociale, et l'on oserait dire qu'il *n'apprend rien en jouant* ?

L'école éducatrice, celle où il apprendrait à vivre, serait l'école idéale.

Mais pour le jeu libre, qui développe sûrement les forces physiques et les qualités de l'enfant, encore faut-il un matériel quelconque. Or les préaux sont nus, les cours sont nues. S'il était dans la rue, l'enfant jetterait un morceau de bouchon, une feuille, un morceau de papier dans le ruisseau qui coule, et suivrait avec des cris de joie ou des soupirs d'anxiété *son bateau*, filant lestement ou allant doucement vers un gouffre ; s'il était chez lui, il jouerait avec un ustensile de ménage quelconque. Je ne passe pas une fois dans la rue, je ne traverse pas une fois un village, sans envier, pour nos petits des écoles maternelles, le sort des enfants élevés en liberté, et sans acquérir une idée nouvelle qui pourrait devenir féconde si elle était transportée dans nos écoles. J'ai vu, cette année, pendant vingt jours de suite, un bébé de dix-huit mois s'amuser, sans se lasser, à remplir de sable une fiole qui avait contenu un médicament quelconque. Sa mère, aux heures où elle ne pouvait s'occuper de lui qu'à distance, le plaçait devant la maison, près d'un banc qui lui servait de table ; elle lui donnait la fiole, une cuiller de bois et du sable, et l'enfant s'occupait, et il se gardait tout seul. Un autre, un peu plus loin, s'amusait avec quelques bouchons. Tantôt il les faisait rouler à la poursuite les uns des autres, tantôt il les dressait comme des quilles ; d'autres fois encore, il s'en servait comme de balles.

Avec quelques chiffons on fait des poupées plus précieuses aux petites filles que les plus somptueux bébés de cire achetés dans nos grands magasins de jouets ; et une vieille boîte percée d'un trou par lequel passe une ficelle devient une charrette que l'enfant traîne en tressaillant de joie.

Oh! ces charrettes sans roues, sans timon, sans chevaux !...

Un jour, – je demande pardon à mes lectrices de tous ces souvenirs personnels, mais que vaut la théorie en comparaison de la chose vécue ? – un jour, je venais d'inspecter une école, superbe comme construction, triste comme un désert, faute de matériel et, pour éviter la chaleur, - c'était à Nice, en plein été, - j'étais entrée dans la vieille ville. Dans ces villes italiennes, le soleil, c'est l'ennemi ; on s'en gardait, autrefois, en perçant des rues si étroites qu'il est impossible à une voiture d'y pénétrer. De plus, chaque étage surplombe au-dessus de l'étage inférieur, si bien que, sans l'étroite bande d'azur que l'on aperçoit en levant la tête, on se croirait plutôt sous une voûte. Ces rues, dallées à grands

carreaux, et où l'on vit presque dans le demi-jour des églises, sont de vrais paradis pour les enfants, qui n'y courent aucun danger.

Dans un de ces paradis, une trentaine d'enfants faisaient un bruit d'enfer, mais un bruit de bon aloi ; pas de disputes, des cris de joie ; et ils étaient splendides avec leurs belles couleurs, leurs cheveux envolés, leurs yeux étincelants ! Tout ce bonheur était fait de quelques boîtes de carton qui avaient autrefois contenu du fil et auxquelles une maman industrielle avait fait un trou pour passer une ficelle.

Et le sable ! le sable avec *quelque chose pour travailler dedans* ! Le sable est un des bonheurs des enfants ; je crois que, si on le retranchait à nos bambins de Paris, ils feraient leur petite révolution. L'enfant qui a du sable se garde tout seul. Il fait des puits, il fait des jardins, il fait des montagnes, il charge des charrettes, de vraies ou de semblants.

Et les cubes ! mais quand on en a, on en a trop peu, et le plus souvent on s'en sert mal : on les donne aux grands, et on les emploie à faire des *leçons de géométrie* ; on ne les donne jamais aux petits ; parfois ceux-ci sont admis à l'honneur de *regarder la directrice* élever une construction quelconque ! Ce n'est pas cela du tout, du tout, du tout ! Ce que l'enfant veut, c'est faire usage de ses doigts, c'est mettre en œuvre sa petite initiative ; il veut imiter, il veut inventer, et puis il veut, sa construction faite, l'ébranler, la renverser. Cela fait du bruit, et il adore le bruit.

« Mais on n'a pas assez de cubes pour tous !... » Il faut en demander. Et en attendant ? - User du don de persuasion que possèdent les apôtres auprès d'un menuisier de la commune, père, oncle, parrain d'un des petits élèves, pour qu'il donne à l'école ses déchets de planches. Ils seront plus ou moins cubiques ? Qu'importe ! les pierres dont on construit les maisons ne sont pas cubiques, elles non plus.

Ce n'est pas encore assez. Il faut des pelles, des seaux, des brouettes, des jouets enfin. Il faut des jouets solides, non pas de ces jouets de bazar qui ne durent qu'une heure, mais des jouets bâtis à fer, à chaux et à sable par les entrepreneurs de matériel scolaire. Ces jouets coûtent cher. C'est encore le cas d'être industrielles et de faire preuve de bon sens. Tous les ans, les municipalités, même celles qui sont le plus réfractaires, allouent une somme quelconque pour la distribution des prix. Une distribution de prix pour ces enfants, c'est insensé ! Et, de plus, comme des *prix* impliquent des *leçons*, une *école*, ils sont contraires à l'idée de notre école maternelle.

Il faut employer la somme allouée à acheter des jouets qui appartiendront à l'école, au lieu d'appartenir à l'enfant, des jouets qui *dureront*. A la place de ces jouets de distribution de prix qui ne durent pas même autant que les roses, il faut acheter des cubes, acheter des images, de belles images bien cartonnées. Chaque année, le matériel - le trésor - s'accroîtra, le budget n'aura pas été grevé, et l'école sera riche.

Car après la cantine, après le vestiaire, l'indispensable, ce sont les *jouets* ; vous suivez bien la gradation : la nourriture et la chaleur, puis la dignité, puis la joie.

Jusqu'ici on peut dire que les municipalités ont été intraitables. « De la joie à l'école ! et pourquoi ? l'enfant ne va pas à l'école pour s'amuser ; d'ailleurs, rendre l'école trop attrayante, c'est enlever à l'élève une partie de son mérite ; l'attrait n'était pas ce qu'on allait chercher à l'école autrefois. » Mais, puisque nous avons supprimé les lettres de cachet, la torture ! D'ailleurs, même cette idée subversive est en train de germer dans les esprits ; tout à l'heure, en désespoir de cause, nous disions aux directrices d'école maternelle : il y a peu d'enfants, quelque malheureux qu'ils soient, qui n'aient pas un jouet à eux, soit de première, soit de seconde main ; en tout cas, il n'y a pas un enfant qui ne se fasse lui-même un jouet d'un objet quelconque. « Un vieux gobelet ou une boîte à sardines se remplit de sable aussi bien que le seau le mieux conditionné ; une cuiller de bois au manche plus ou moins cassé remplace la pelle ; un petit paquet de chiffons sert à faire une poupée, plus choyée souvent que la traditionnelle poupée aux yeux d'émail et à la chevelure frisée. Que chacun apporte son jouet à l'école. » Aujourd'hui, sans renoncer à cette première combinaison, nous en avons une autre, - meilleure, vu la loi du progrès ; nous avons vu une exposition scolaire, celle de Montauban, riche en objets en bois fabriqués par les élèves des écoles primaires chariots, brouettes, instruments de jardinage, animaux ; la collection est des plus intéressantes. Il m'a semblé que l'école primaire était destinée à devenir la manufacture du matériel scolaire que nous rêvons pour les enfants de l'école maternelle. On intéresserait ainsi les grands à l'éducation et au bonheur des petits. Ce serait pour l'école primaire une leçon de morale pratique qui vaudrait bien des leçons du Manuel.

J'ai fait part de cette idée à un maire, qui y a fait le meilleur accueil et qui m'a promis - je sais ce que valent ses promesses - de la réaliser au plus tôt. J'espère que l'exemple de Bordeaux, pourquoi ne mettrais-je pas au tableau d'honneur cette ville, aussi généreuse que grandiose ? J'espère que l'exemple de Bordeaux sera suivi par toutes les villes où le travail manuel est organisé dans les écoles primaires.

Retour table des matières : <http://michel.delord.free.fr/kegomard-educmater.html>